

# Les routiers

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **32 (1964)**

Heft 10

PDF erstellt am: **01.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569399>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LES ROUTIERS

Je m'appelle André. J'ai trente ans. Je suis routier. Je conduis depuis deux ans un dix tonnes sur le parcours Paris-Marseille. J'aime mon gros camion comme on aime un chien fidèle, je connais son caractère, ses exigences, je comprends ses rares caprices, j'ai confiance en lui. Quand je le retrouve après une halte, j'ai envie de caresser sa carrosserie comme on flatte un animal. Ce n'est pas moi qui l'ai baptisé; il s'appelle Claudia.

En revanche, je connais moins bien mon équipier. Lui, son nom est Roger. Les trois premiers mois, quand j'étais à l'essai, on m'avait mis avec le vieux Gustave. Vieux, c'est façon de parler : quarante-huit ans, je crois, mais vingt années de route ça use un homme.

Lorsque j'ai eu mon camion bien en main, on a remplacé Gustave par Roger. Il a le même âge que moi. On s'entend bien, même très bien, on n'hésite ni l'un ni l'autre pour tenir un quart d'heure de plus pour laisser le copain dormir; mais on ne se connaît pas.

Je ne sais pas à quoi ça tient. On pourrait dire que Roger est renfermé, il ne se livre pas. Pourtant, ce n'est pas ça. Moi, je suis bon copain, j'aime rire, bavarder; mais avec Roger je deviens renfermé, je ne me livre pas. Je sais à quoi ça tient, mais je n'ose pas l'avouer, même pour moi, c'est trop gênant... Roger me plaît, il me donne de drôles de désirs... Oh ! attention ! Je ne suis pas une pédale, faut pas confondre. D'accord, je n'aime pas beaucoup les filles! j'en ai eu quelques-unes, mais ce n'est pas elles qui me feraient faire des folies. Et puis surtout, sitôt, fini le machin, qu'elles se taisent ! Vivement me rhabiller et retrouver ma Claudia.

Coucher avec un homme, je ne l'ai jamais fait. Oh ! bien sûr, à l'école, avec les copains, on s'est tous touchés. Mais ce n'est pas pareil, c'est bon pour les gosses, Quand même, un beau corps d'homme c'est plus beau qu'un corps de femme, on aura beau dire ! Et Roger, la première fois que je l'ai vu, ça m'a fait un drôle d'effet. Ben oui, quoi ! Je n'ai rien d'une femme, mais j'aime voir les photos d'athlètes sur les journaux sportifs, j'aime aller au rugby parce que ces gars emmêlés qui se bagarrent, qui s'accrochent, qui se roulent sur le terrain comme s'il faisaient l'amour, ça... ça m'excite. Mais je n'aime pas penser à ça, ça m'inquiète toujours, ça me met mal à l'aise. On ne peut pas parler des ces choses.

Et Roger, il ressemble à un joueur de rugby. Il a les épaules encore plus larges que moi, il est blond, les cheveux courts. Il a une poitrine terriblement musclée, et l'été, quand il roule torse nu, ça me trouble de voir ses poils blonds tout mouillés de sueur, l'ombre de son ventre sous la ceinture... Il a toujours des pantalons de toile qui lui moulent les cuisses comme s'ils collaient.

Je ne sais pas s'il s'est aperçu de mes regards sur lui. Il a pris un air gêné avec moi. Il a des pudeurs et il rougit comme une fille pour se déshabiller. C'est peut-être par contagion, mais je prends des précautions avec lui comme je ne ferais pas avec un autre copain. Enfin, c'est drôle : autant nous sommes libres dans le travail, affectueux, en bonne équipe,

autant on se connaît peu sur le plan intime; on a des discrétions de puceaux. De sa vie privée, je ne connais pas grand chose; je crois qu'il a une amie à Paris et une autre à Marseille, mais je ne les ai jamais vues. J'hésite à le croire, d'ailleurs, parce que je l'ai entendu se vanter, dans des relais routiers, après une chopine, de tas d'aventures avec des filles, que je suis bien placé pour savoir inventées. Il me regarde à ces moments-là avec un air d'implorer ma complicité, et c'est moi alors qui rougis comme une fille.

Enfin, tout ça n'est rien. Je ne lui parlerai certainement jamais de cette sorte d'émotion, à la fois brutale et tendre, que me donne la vue de son corps. Et je tiens beaucoup trop à notre amitié pour faire jamais ce geste vers sa poitrine ou vers ses cuisses dont, parfois, mes mains tremblent.

\*

On a pris ce soir un auto-stoppeur à la sortie de Valence. On ne le fait jamais, cela nous est interdit. Mais il pleuvait à verse, une pluie d'orage terriblement serrée, il faisait presque nuit et le pauvre gars sur le bord de la route n'avait qu'une chemise et un short. C'est Roger qui conduisait. Il m'a demandé : « Quest-ce qu'on fait ? », avant de freiner. Qu'est-ce que je pouvais répondre ? J'avais à peine dormi et c'était bientôt l'heure de prendre le volant à mon tour. A l'arrière des sièges de conduite, on a un réduit dans lequel une sorte de hamac, un matelas suspendu, sert de couchette pour celui qui ne conduit pas. Ainsi, on fait les trajets d'une traite, en se relayant; pour ça notre Claudia est rudement confortable.

C'est là que j'ai installé notre passager. C'était un gentil gosse, vingt ans à peine, un campeur qui venait de Belgique ou de Hollande et qui allait sur la Côte. Il était trempé, le pauvre, il grelottait. Je lui ai donné un verre de rhum et je lui ai conseillé de s'allonger, enveloppé dans la couverture. Il était gentil, tout reconnaissant, mais il parlait à peine français et ne savait comment nous remercier. Presque aussitôt, c'est moi qui ai pris le volant, et Roger est d'abord resté assis près de moi. On déposerait le jeune homme avant l'entrée de Marseille, on ne risquait rien, mais Roger semblait mal à l'aise. Il se retournait sans cesse vers l'arrière, essayait d'engager la conversation. Le gars nous a dit qu'il s'appelait Claude je ne sais quoi, qu'il rejoignait des copains dans un camping; je n'ai pas fait très attention. J'ai conseillé à Roger de dormir un peu. On repartait de Marseille vers Paris dès le matin, sitôt le chargement changé, et c'est lui qui conduirait au départ. Je lui ai dit qu'il devrait s'allonger et que le passager viendrait s'asseoir près de moi, mais il a répondu que le matelas était assez large pour deux en se serrant.

La nuit était tombée. Je devais faire très attention à la conduite, la pluie redoublait en tornades, la route était glissante. Heureusement, il n'y avait aucune circulation. On passa Avignon dans une obscurité de fin du monde. J'avais trop à faire pour m'occuper des deux dormeurs.

Ce n'est que plus tard, pas loin d'Aix, que le ciel se découvrit soudain et qu'une clarté de pleine lune illumina le paysage, éclairant aussi la cabine. Je lançai un coup d'œil dans le rétro : le petit Claude semblait

dormir. Roger avait passé un bras autour de ses épaules, mais lui ne dormait pas. Soulevé sur un coude, il contemplait le visage du garçon. Puis il leva la tête et surprit mon regard. Il y avait une étrange expression dans ses yeux, un air égaré, passionné . . .

J'aurais voulu quitter ce regard, surveiller la route, mais, inconsciemment, j'avais ralenti pour concentrer mon attention sur le rétroviseur. Alors, toujours en me regardant intensément, sans quitter le reflet de mes yeux, il souleva lentement la couverture, et je vis que le corps du garçon était nu, et Roger aussi était nu, et je vis ce qu'ils faisaient ensemble. Je vis la main de Roger le long de ce corps nu . . .

Cela dura combien de temps ? L'expression de son regard changea, il devint fixe, hagard, il se voila un instant pendant le bref évanouissement du plaisir, mais il ne quitta pas le reflet de mon regard, comme s'il me dédiait sa jouissance . . . Enfin, la vie revint dans ses yeux, et un sourire sur ses lèvres. Il me regardait toujours, avec un air amusé, complice, encore timide. Alors une sorte de joie m'envahit, une merveilleuse envie de rire, une tendresse heureuse. J'ai fait un clin d'œil à Roger et j'ai appuyé à fond sur l'accélérateur.

\*

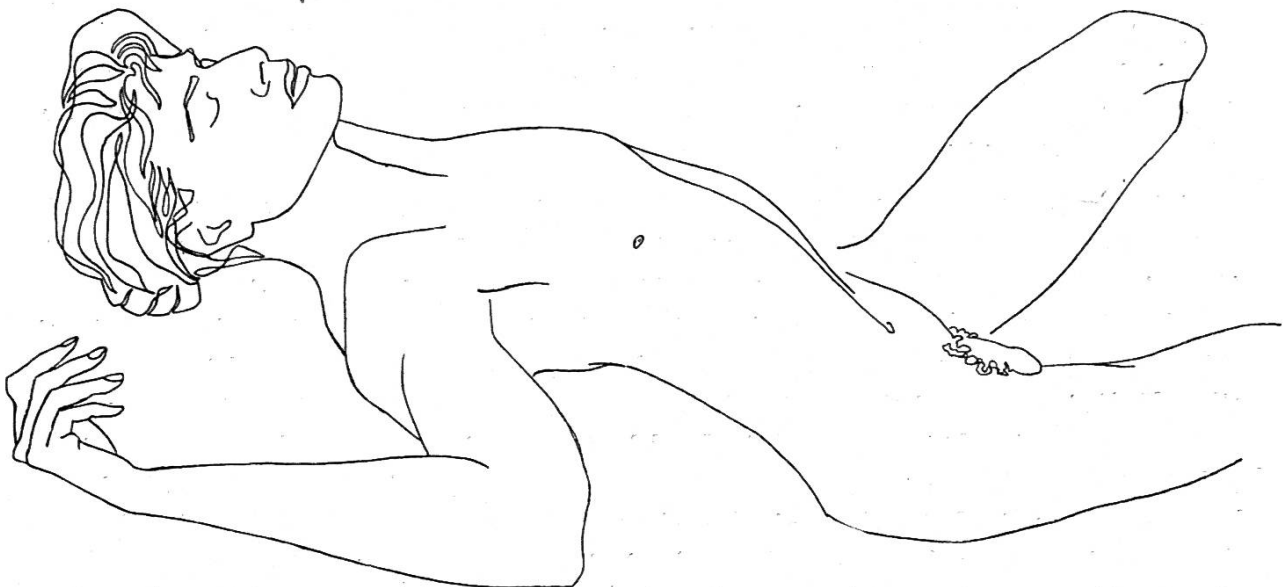
Ce matin, j'ai longuement parlé avec Roger avant de quitter Marseille. C'est extraordinaire de pouvoir tout se dire maintenant, de se comprendre. Le petit campeur nous a quittés bien gentiment, l'air innocent comme un ange. On a décidé de débaptiser le camion. Tant pis pour ceux que ça dérange : Claudia est devenu Claudio.

R. GERARD

---

### Erratum

Le dessin «TWEN» reproduit page 28 du fascicule de septembre est l'oeuvre de Rico de Zurich auprès de qui nous nous excusons vivement de l'erreur survenue dans l'attribution.



Dessin de Mario de Graaf, Oslo